

LA GRANDE OFFENSIVE DES FLANDRES A BRILLAMENT COMMENCE

EXCELSIOR

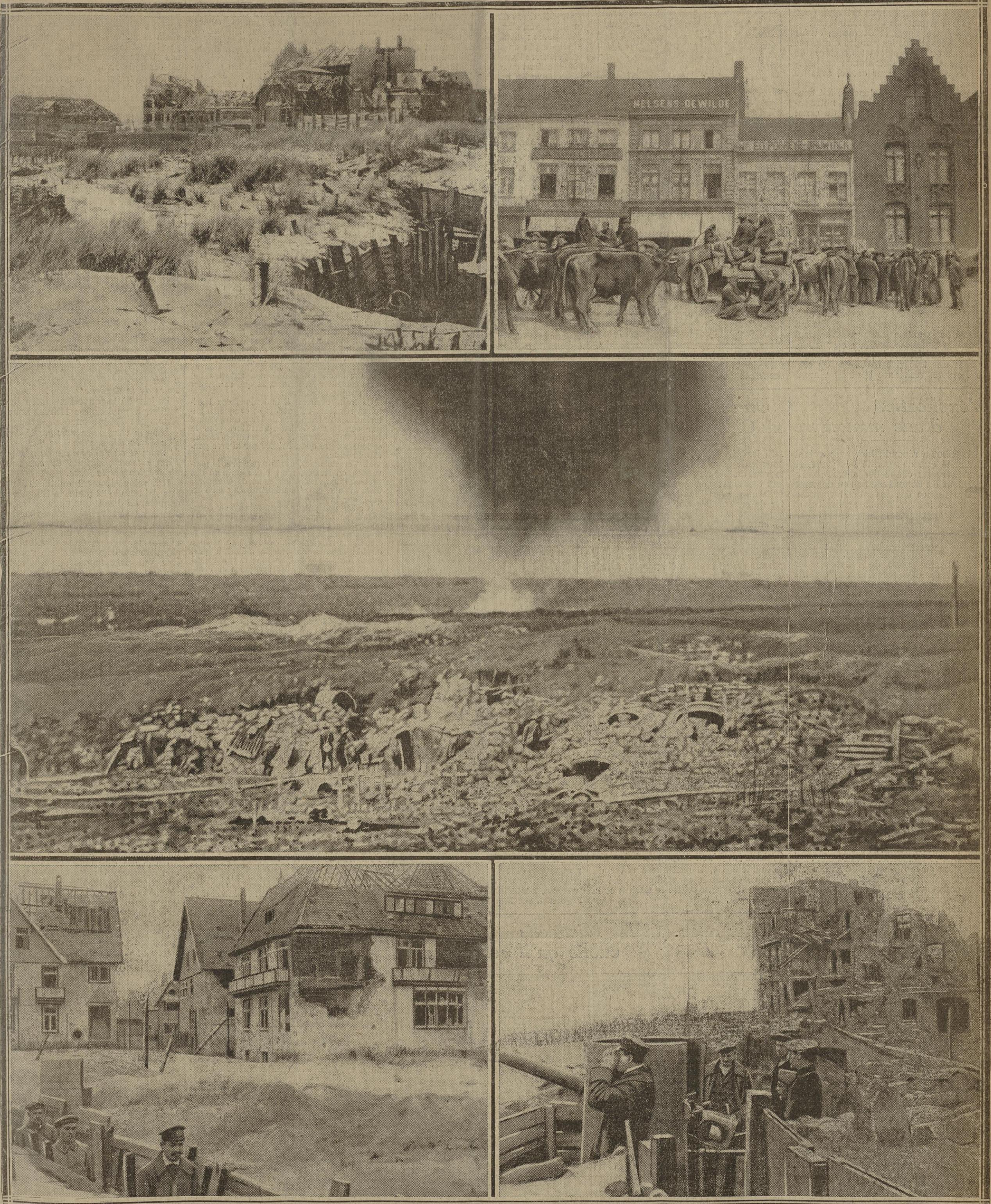
Huitième année. — N° 2,451. — 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLÉON

Mercredi
1
AOUT
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45 n^e
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois 10 fr.; 6 mois 18 fr.; 1 an 35 fr.
Etranger... 3 mois 20 fr.; 6 mois 36 fr.; 1 an 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B^e des Italiens. — Tél. : Cent. 80-88
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR

SUR LE FRONT BOMBARDÉ FORMIDABLEMENT PAR LES ANGLAIS



NIEUPORT EN RUINES ET ROULERS. — LE TERRAIN BOMBARDE AU NORD D'ARMENTIÈRES. — POSITIONS ALLEMANDES SUR LA CÔTE

Le bombardement dans les Flandres, au nord d'Armentières et près de Lens, a pris, au cours des dernières heures, une ampleur telle que la terre tremblait à cinquante kilomètres. Les incursions de l'infanterie dans les tranchées ennemis se sont multipliées

faisant prévoir l'imminence de l'offensive. Voici, le long du front d'attaque : Nieuport tenu par les Alliés, Roulers aux mains de l'ennemi, un aspect du champ de bataille au nord d'Armentières et les canonniers marins allemands sur la côte de Belgique.

BRILLANT DÉBUT DE L'OFFENSIVE BRITANNIQUE

DES TROUPES FRANÇAISES OPÉRAIENT EN LIAISON AVEC LES ANGLAIS

L'attaque, déclenchée sur un front de 24 kilomètres, a dépassé sur presque tous les points les secondes positions allemandes. L'avance des Alliés atteint 3 kilomètres.

PLUS DE 3.500 PRISONNIERS SONT DÉJÀ DÉNOMBRÉS

L'offensive des Flandres, que faisait prévoir le formidable bombardement de ces derniers jours, a commencé hier matin, et de la façon la plus brillante, dans et de la façon la plus brillante pour les armes françaises et britanniques.

C'est entre Ypres et Dixmude, et sur un large front, que les troupes françaises et belges qui occupaient les secteurs de Steenstraat et de Boesingue ont attaqué en liaison, sur leur droite, avec les forces britanniques.

Cette attaque s'est déclenchée à 4 heures du matin. Pendant la nuit, notre infanterie avait opéré le passage du canal de l'Yser. Elle se trouvait devant les organisations allemandes littéralement nivellées par la préparation d'artillerie et jonchées de cadavres.

Son élan lui fit emporter et dépasser les deux premières positions ennemis. A la fin de la matinée, elle progressait dans la direction de la forêt d'Houthulst, laissant derrière elle le village de Bixchoote, qu'elle avait enlevé, ainsi que le cabaret de Kortekert (sur la route de Langemark).

Nos troupes, en même temps, avaient conquis un important matériel et fait de nombreux prisonniers, qui ne sont pas encore dénombrés.

Les pertes allemandes sont extrêmement élevées.

Cependant, les troupes britanniques des généraux Gough et Plumer, qui opéraient en liaison avec les nôtres, avaient avancé de la même façon ; elles avaient enlevé la première position allemande, puis la seconde, sur laquelle ils rencontrèrent une très vive résistance du côté de Roulers, résistance dont ils vinrent

brillamment à bout, mais qui permit cependant à l'ennemi de conserver une partie de ses lignes.

Ce début est d'autant plus significatif que l'ennemi s'apprête à une résistance désespérée : la dépêche de l'empereur d'Allemagne en fait foi. Il avait massé en première ligne une quinzaine de divisions, autant en soutien. Mais déjà, sous la violence du bombardement, certaines de ces unités avaient fléchi et le commandement allemand s'était vu obligé de les relever en toute hâte. Le terrain, bouleversé par l'artillerie et détrempé par les dernières pluies, était peu favorable à l'assaut. La vaillance des soldats de l'Entente a cependant eu raison de tous les obstacles.

C'est un grand succès, mais ce n'est qu'un premier succès. L'ennemi, replié sur sa seconde ligne, s'apprête à la défendre. Nous nous y attendons. Une offensive bien conduite, dans la guerre moderne, est toujours progressive. Celles de l'Entente sont caractérisées en outre par une faculté de manœuvre qui a toujours manqué à l'ennemi. Dans quel sens se produira le développement de l'opération ? C'est ce qu'il paraît au premier abord assez facile de deviner. Mais il est possible aussi que l'opération qui s'engage, et qui a été longuement méditée, déjoue toutes les prévisions et révèle à l'ennemi les plus dures surprises.

C'est avec une joie profonde que nous voyons le front de l'ennemi ébranlé dans ce pays des Flandres, qui fut la première victime de l'invasion et dont la défaite commence.

Jean VILLARS.

Sur tout le front d'attaque, qui mesure vingt kilomètres d'étendue, l'avance des Alliés est de plus de trois kilomètres,

Un échec allemand au Chemin des Dames

Si les Allemands se flattent soit de nous tenir assez fortement accrochés sur le front de l'Aisne pour troubler nos projets d'offensive en liaison avec l'armée britannique des Flandres, soit de profiter de ces projets pour remporter un succès de surprise au nord de l'Aisne, ils auront été doublement déçus.

L'offensive des Flandres a commencé au jour fixé avec une vigueur telle que l'ennemi, prévu cependant par la préparation d'artillerie, a été partout délogé de ses positions fortifiées.

Le même jour, nous lui enlevions un des secteurs du chemin des Dames où il se maintenait encore, entre la ferme de la Royère et l'Epine de Chevregny. Notre attaque, menée sur une largeur de 1.500 mètres, a complètement réussi ; une contre-attaque a été repoussée et a laissé 167 prisonniers entre nos mains. C'est pour le prince impérial une nouvelle déception, plus grave que les précédentes en raison de sa coïncidence avec l'échec subi à l'extrême de ce même front occidental par les armées d'un autre héritier présomptif, le prince de Bavière.

Sur le front russe-roumain

En Galicie, de violents combats ont commencé entre Husiatyn et Skala, pour le passage du Zhrucz.

Sur la rive droite du Dniester, l'ennemi a occupé Verenczanka et Smialyn ; plus au sud, il est encore engagé dans le massif de hautes terres qui sépare le Czeremos du Sereth, et borde ensuite la Suczava jusqu'aux Carpates.

En Moldavie, il continue à céder du terrain, devant le magnifique effort de l'armée roumaine, entre le Casinu et la Susita. — J. V.

LECONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER Rue de Rivoli, 53, PARIS Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc. Préparation aux Brevets et aux Baccalauréats.

AMSTERDAM, 31 juillet. — De graves émeutes ont éclaté le 16 juillet à Brême. Les magasins ont été saccagés ; la police et les troupes dirent intervenir. En dépit de la répression, les troubles ont recommencé dans la journée du 21.

CEUX AVEC QUI M. MICHAELIS OUBLIE QU'IL EST SOLIDAIRE



Ceux qui, sous la présidence du Kaiser, décidèrent la guerre à la conférence tenue à Potsdam le 5 juillet 1914. En haut, de gauche à droite, les délégués allemands : M. de BETHMANN-HOLLWEG, l'AMIRAL VON TIRPITZ, le GÉNÉRAL VON FALKENHAYN et M. VON STÜRM. En bas, de gauche à droite, les délégués austro-hongrois : l'ARCHIDUC FRIEDRICH, le COMTE BERCHTOLD, le COMTE TISZA, et le GÉNÉRAL CONRAD VON HOETZENDORF.

La première, comme l'a dit M. Ribot, a été que le chancelier devait détourner l'attention de la révélation du *Times* sur la conspiration de Potsdam. L'Allemagne a été entretenue dans la croyance pieuse que l'origine de la guerre remontait au 31 juillet 1914, c'est-à-dire à la mobilisation russe. C'était un dogme officiel et national. Du moment qu'il est établi que, dès le 5 juillet, le gouvernement impérial avait décidé la guerre, tout le système s'effondre. La thèse de la guerre défensive soutenue par l'Allemagne, thèse encore affirmée par la motion de paix, est brutalement démentie. Le chancelier a senti ce danger, grave pour le moral du peuple allemand. Il a tenté une diversion.

Il y a autre chose encore : son discours équivalant du 19 juillet pesait sur ses débuts. Sa formule d'une paix avec garantie pour les frontières avait trouvé, non seulement dans les partis moyens du Reichstag, mais encore en Autriche, un accueil défavorable. Comme nous l'avons dit il y a deux jours, le comte Czernin, d'une part, le député Erzberger, de l'autre, ont fait des déclarations publiques destinées à atténuer l'effet des paroles du chancelier nommé par le parti militaire allemand.

Le docteur Michaëlis n'a suivi ni Erzberger ni le comte Czernin. Il n'est pas revenu sur son exposé des buts de guerre allemands. Il n'a fait de concessions ni à l'Autriche avide de paix ni aux partis moyens du Reichstag. Mais il a essayé de rompre les chiens.

La manœuvre, condamnée à faire long feu, laisse subsister, avec l'aggravation d'une opération manquée, les difficultés qui s'offrent en faveur au sixième chancelier de l'empire allemand. — J. B.

LA RÉPONSE DE M. RIBOT À M. MICHAELIS NE S'EST PAS FAIT ATTENDRE

Hier, à la Chambre, le président du Conseil a réfuté point par point les assez pauvres arguments du chancelier.

L'ATTAKUE

Une dépêche de Zurich nous donne, d'après un télégramme adressé de Berlin aux journaux suisses, le texte des déclarations faites samedi soir par M. Michaëlis aux cinquante représentants de la presse allemande convoyés chez lui, discours dont nous avons parlé hier. Voici ce texte :

Mon invitation était motivée par un événement caractéristique et tangible : le discours prononcé par M. Lloyd George, le 27 juillet, à Queen's Hall, à Londres. Ce discours et les débats qui se sont déroulés ces jours derniers devant le Parlement anglais ont de nouveau prouvé, d'une façon absolument convaincante, que l'Angleterre ne veut pas d'une paix de conciliation et d'entente, mais qu'elle vise à infliger à l'Allemagne une défaite écrasante qui nous livre à la dictature arbitraire de nos ennemis.

S'il en était besoin, je discours de Sir Edward Carson nous en apporterai encore une confirmation par sa déclaration formelle suivant laquelle l'Allemagne doit retirer ses armées derrière le Rhin avant que toute négociation puisse commencer.

Nous possédons aujourd'hui les preuves formelles des plans annexionnistes de nos ennemis et je fais allusion ici aux comptes rendus d'un témoin oculaire et aural de ces séances secrètes de la Chambre française les 1^{er} et 2 juillet 1917.

Je demande publiquement au gouvernement français s'il conteste que MM. Briand et Ribot, dans la séance à laquelle prirent part MM. Moutet et Cachin, retour de Russie, aient attesté le fait que, peu avant la révolution russe, le gouvernement français avait, avec le gouvernement du tsar, arrêté de larges plans annexionnistes, avec ce même gouvernement tsariste que M. Lloyd George désignait dans son dernier discours comme une monarchie étroite et vile.

Je demande s'il est vrai que l'ambassadeur français M. Paléologue reçut, le 27 janvier 1917, pleins pouvoirs du gouvernement français pour signer un traité avec la Russie qui avait été préparé dans des pourparlers entre M. Doumergue et le tsar ?

Est-il exact ou non que le président de la République française, sur la proposition de M. Berthelot, ait donné son autorisation, sans consulter M. Briand, et que ce dernier l'ait ensuite approuvée ?

Ce traité assurait à la France des territoires résultant de guerres de conquêtes antérieures aux frontières de 1790, comprenant par conséquent l'Alsace-Lorraine, plus le bassin de la Sarre et d'importantes modifications au gré de la France sur la rive gauche du Rhin.

M. Terestchenko, après avoir pris le pouvoir en Russie, n'a-t-il pas formulé des protestations contre les plans de conquête de la France, qui s'étendaient même en Turquie, sur la Syrie ?

N'a-t-il pas, encouragé par sa conscience patriotique, déclaré que la Russie nouvelle, si elle apprenait les buts de guerre de la France, ne serait plus disposée à participer plus longtemps à la lutte ? Le voyage de M. Thomas en Russie n'avait-il pas, avant tout, pour but, comme il y a réussi du reste, de dissiper les scrupules de conscience de Terestchenko ?

Le gouvernement français ne pourra rien dire de tout cela. Il devra avouer également, au moins d'une manière tacite, que M. Briand a été violemment attaqué au cours des séances secrètes de la Chambre ; que M. Ribot, après s'y être refusé tout d'abord, a dû finalement, sur la demande de M. Renaud, donner connaissance du traité secret avec la Russie ; que M. Briand, dans les débats qui ont suivi, a jeté le masque et déclaré que la Russie révolutionnaire devait tenir les promesses faites par le tsar.

Les aveux du délégué Cachin jettent une vive lumière sur l'état d'esprit des Russes. M. Cachin a révélé que les représentants de la Russie, au cours de pourparlers avec les délégués français, ont déclaré qu'ils ne dériraient aucunement l'annexion de Constantinople, cette ville n'étant pas russe. La même opinion était partagée par les délégués de l'armée russe.

Sans tenir compte de ces preuves très claires de l'opposition du peuple russe à la politique d'expansion, M. Ribot, au cours des débats aux séances secrètes de la Chambre, s'est refusé à modifier les plans de conquête de la France.

Il s'est basé pour cela, notamment, sur le fait que de grands avançages territoriaux auraient été promis également à l'Italie. Pour ne pas dévoiler le caractère de conquête de ses revendications concernant la rive gauche du Rhin, M. Ribot a recouru finalement à une ruse d'avocat, en parlant de la nécessité prétextée de la création d'un Etat tampon.

Mais l'opposition a réfuté cette thèse, et elle s'est écrite : « C'est honteux ! »

Il faut souligner aussi particulièrement que, répondant à un discours pacifique de M. Agauner, M. Ribot a fait savoir que, de l'aviso des généraux russes, leur armée n'avait jamais été aussi prête qu'en ce moment.

Ici, on voit au grand jour ce que M. Ribot tient tant à cacher, c'est-à-dire son désir de voir le peuple russe se battre encore pour les plans annexionnistes.

La presse ennemie s'est efforcée d'interpréter mon premier discours au Reichstag en ce sens que j'aurais accepté la résolution votée par la majorité de l'Assemblée, seulement en faisant des réserves mal déguisées au sujet de dessins annexionnistes de l'Allemagne.

Je dois protester contre cette manière d'induire le public en erreur. Il va sans dire que mes déclarations étaient faites sous la présomption que l'ennemi, lui aussi, abandonnait tout plan de conquête.

Or, ce que je viens de vous révéler montre que telles ne sont pas les dispositions de nos adversaires.

Le gouvernement français avait, on le voit, toutes les raisons de réunir la Chambre à huis clos, les 1^{er} et 2 juin.

Les événements que l'on connaît aujourd'hui prouvent clairement que ce n'est pas nous, mais les puissances ennemis qui sont responsables de la continuation de la guerre. Ils prouvent que ce n'est pas nous, mais nos ennemis qui sont inspirés par l'esprit de conquête, et la conscience de la justice de notre guerre défensive ne cessera pas de nous fortifier nous-mêmes et de renforcer plus énergiques nos résolutions.

LA RIPOSTE

Au début de la séance de la Chambre des députés, hier après midi, M. Ribot a fait la déclaration suivante :

Le chancelier allemand s'est permis de demander publiquement au gouvernement français de déclarer si, dans le comité secret du 1^{er} juin dernier, il n'avait pas été donné connaissance à la Chambre des députés d'un traité secret conclu à la veille de la révolution russe et par lequel le tsar s'engageait à appuyer nos prétentions sur les territoires allemands de la rive gauche du Rhin.

Il y a, toutefois, de grosses inexactitudes et de véritables mensonges dans la version du chancelier, notamment en ce qui concerne le rôle qu'il attribue au Président de la République d'avoir donné l'ordre de signer un traité en dehors de M. Briand.

Les Chambres savent comment les choses se sont passées. M. Doumergue, à la suite de ses conversations avec le tsar, a demandé et a obtenu de M. Briand l'autorisation de prendre acte de la promesse du tsar d'appuyer notre revendication de l'Alsace-Lorraine qui nous a été arrachée par la violence et de nous laisser libres de chercher des garanties contre une nouvelle agression, non pas en annexant à la France les territoires de la rive gauche du Rhin, mais en faisant, au besoin, de ces territoires un Etat autonomie qui nous protégerait ainsi que la Belgique contre une invasion d'outre-Rhin.

Nous n'avons jamais songé à faire ce qu'a fait, en 1871, M. de Bismarck. Nous avons donc le droit d'opposer un démenti à l'allégation du chancelier qui connaît évidemment les lettres échangées en février 1917 à Petrograd, et qui s'est permis d'en falsifier le sens comme a fait le plus illustré de ses prédecesseurs de la dépêche d'Ems.

Le jour où le gouvernement russe consentira à publier ces lettres, nous n'y ferons pas d'objection.

Mais le chancelier s'est gardé de rien dire de la déclaration que j'ai faite le 21 mars et où j'ai répudié au nom de la France toute politique de conquête et d'annexion par la force.

Il a volontairement oublié le langage que j'ai tenu le 22 mai à la Chambre des députés, en disant que nous étions près d'entrer en conversation avec la Russie sur le but de guerre et que si le peuple allemand, à qui nous ne contestons pas le droit de vivre et de se développer pacifiquement, comprenait que nous voulions une paix fondée sur le droit des peuples, la conclusion de la paix en se rattachant singulièrement facilitée.

Enfin, il a passé sous silence l'ordre du jour, voté à l'unanimité, à la suite du comité secret du 1^{er} au 5 juin dernier.

Et quels étaient les termes de l'ordre du jour ?

« Contreignant la protestation unanime qu'en 1871 furent entendre à l'Assemblée nationale les représentants de l'Alsace-Lorraine, malgré elle arrachée à la France par l'agression de l'Allemagne impérialiste, avec la libération des territoires envahis, le retour de l'Alsace-Lorraine à la mère patrie et la juste réparation des dommages. »

« Eloignée de toute pensée de conquête et d'asservissement des populations étrangères, elle compte que l'effort des armées de la République et des armées alliées permettra, le militarisme prussien abattu, d'obtenir des garanties durables de paix et d'indépendance pour les peuples, grands et petits, dans une organisation dès maintenant préparée de la société des nations. »

Qu'on ose dire maintenant au monde que nous voulons des annexions ! C'est une manœuvre trop grossière pour que personne s'y trompe et particulièrement les masses démocratiques du peuple russe qu'on cherche vainement à séparer de leurs alliés en les trompant sur les vrais sentiments de la démocratie française.

Que veut le chancelier ? Il cherche à dissimuler l'embarras qu'il éprouve à définir les buts de guerre de l'Allemagne, les conditions auxquelles elle ferait la paix.

Il cherche surtout à détourner l'attention de la terrible responsabilité qui pèsait sur la conscience de l'empereur d'Allemagne et de ses conseillers

Le bilan de la 3^e année de guerre

La troisième année de guerre, qui se termine aujourd'hui, et dont l'événement le plus important a sans doute été l'intervention des Etats-Unis, a été, pour toutes les armées de l'Entente, une année d'offenses.

A son début, le 2 août 1916, trois de ces offensives étaient engagées : en France, l'offensive franco-britannique de la Somme, qui avait commencé le 1^{er} juillet, sur un front de quarante kilomètres, et, dans ce premier mois, avait enlevé la première et la deuxième position de l'ennemi, et sur certains points la troisième, pris 26.000 prisonniers et 140 canons ; en Russie, l'offensive des généraux Broussilov et Letchitzky en Volhynie et en Galicie, qui, après deux mois de succès interrompus, allait aboutir, le 11 août, à la prise de Stanislav, après des combats qui, du 1^{er} au 10 août, livraient à nos alliés 84.000 prisonniers ; en Italie, l'offensive de l'Isonzo, qui, le 9 août, se terminait par la prise de Gorizia.

Les Austro-Allemands avaient tenté, en 1916, un effort désespéré pour garder l'initiative des opérations. En France, ce fut la bataille de Verdun, commencée le 21 février, continuée sans relâche jusqu'au 12 juillet. A partir de cette date, c'est nous qui reprenions l'offensive devant Verdun et, par quelques coups bien portés, arrachions à l'ennemi les avantages de terrain qu'il avait acquis en six mois d'assauts meurtriers. Le 18 août, il est délogé de Fleury ; le 24 octobre, il perd le village et le fort de Douaumont, quelques jours après le village et le fort de Vaux ; le 15 décembre, nous portons notre ligne jusqu'à Vacherauville, Louvemont, Bezonvaux.

Contre l'Italie, l'Autriche avait prononcé, en avril et mai 1916, une vigoureuse offensive dans le Trentin. La foudroyante attaque des Russes en juin vint y faire diversion, avant qu'elle eût procuré à l'ennemi aucun résultat susceptible d'être exploité.

La bataille de la Somme a continué jusqu'au début de novembre 1917. A cette date, elle avait fait tomber en notre pouvoir 75.000 prisonniers, 173 canons, et des positions telles que Thiepval, Lesboeufs, Combles, Saillies, Abancourt. Cependant elle n'avait pas encore développé toutes ses conséquences.

La retraite allemande

Dès les premiers jours de 1917, les Anglais reprenaient leur marche sur Bapaume. De durs combats s'engagent, au cours desquels Grandcourt, Petit-Miraumont, Serre sont pris. Le 26 février, Eaucourt, Pys, Miramont, Ligny-Thilly, Puisieux-au-Mont ; le 28, Gommecourt ont le même sort. Le commandement allemand, devinant que la bataille de la Somme va recommencer, peut-être sur un front plus étendu encore, renonce à soutenir la lutte sur les positions défavorables où nos attaques de l'automne précédent l'ont rejeté. Au mois de mars, la retraite commence sur le front de 130 kilomètres qui va du sud d'Arras à l'est de Soissons. En moins de deux semaines, Bapaume, Péronne, Chaulnes, Nesles, Roye, Noyon, Ham, Chauny, Tergnier et des centaines de villages sont délivrés. Le 19 mars, nos troupes, talonnant l'ennemi, avaient gagné 35 kilomètres en profondeur. Le 21, nous tenions Roupy à quelques kilomètres de Saint-Quentin ; le 27, nos lignes arrivaient aux îles de la forêt de Saint-Gobain et de la haute forêt de Coucy.

Par cette retraite, le commandement ennemi se flattait d'avoir conjuré pour trois mois au moins, les projets d'offensive de l'Entente sur le front occidental. Or, le 9 avril, les Anglais attaquaient les positions allemandes du sud de Lens au sud d'Arras, enlevaient la crête de Vimy, les villages de Feuchy, Athies, Thélus, faisaient 13.000 prisonniers, prenaient en trois jours 166 canons, 84 mortiers de tranchées, 250 mitrailleuses.

L'offensive de Champagne

Le 16 avril, un mois jour pour jour après le début de la retraite allemande, l'armée française attaquait à son tour sur un front de 40 kilomètres entre Soissons et Reims, emportant toute la première position jusqu'à Craonne, et, à l'est de Craonne, une partie de la deuxième ; 10.000 prisonniers restaient entre nos mains. Le 17 avril, élargissant encore notre front d'attaque, nous progressions sur un front de 13 kilomètres entre Prunay et Aubérive et faisions 2.300 prisonniers. Les jours suivants, malgré la résistance acharnée de l'ennemi, Chavonne, Chivy, Vailly, le fort de Condé, Ostell, Bray-en-Laonnois, Aisy, Jouy, Sancy, Nanteuil-la-Fosse, Lafaux étaient occupés par nous. Au sud-ouest du massif de Laon, l'ennemi reculait jusqu'au chemin des Dames. En Champagne, Aubérive, le mont Cornillet, le mont Haut tombaient en notre pouvoir.

Les 4, 5 et 6 mai nous levions Craonne et la ligne des plateaux au nord, depuis Bray-en-Laonnois jusqu'à Craonne, et plus à l'est le saillant de la ligne de retraite établie par le maréchal Hindenburg, entre Vauxillon et le moulin de Lafaux.

Dans les derniers jours du même mois, nous consolidions nos positions en Champagne sur les hauteurs au sud de Moronvilliers. Le chiffre des prisonniers faits par nous depuis le 16 avril s'élevait à 32.000.

Les Anglais cependant n'avaient cessé de progresser au nord et au sud d'Arras. Monchy-le-Prec, Bailleul, Vimy, Givenchy-en-Gohelle, Angres, Fayet, Gavrelle, Guémappe, Arleux-en-Gohelle, le Verguier, Rœux, Bullecourt restaient après de durs combats entre leurs mains. Les avancées de Lens tombaient successivement : au sud-ouest Liévin, à l'ouest la cité Saint-Pierre, au sud la Coulotte et Avion.

Le 7 juin ils prononçaient plus au nord, entre la Douve et le mont Sorrel, une offensive admirablement menée qui, du premier coup, les rendait maîtres de toute la ligne de hauteurs fortifiées, si dangereuse pour le paillant d'Ypres, qui était comprise entre Messines et Wytschaete. L'ennemi surpris se retrouva en toute hâte vers Warnez, abandonnant 7.342 prisonniers, 51 canons, 60 mortiers de tranchées, 242 mitrailleuses.

Depuis lors, l'ennemi s'est acharné vainement, à grand renfort d'artillerie et de troupes spéciales d'assaut, sur les positions que nous lui avons prises au nord de l'Aisne et en Champagne.

(Voir la suite page 5.)

5 HEURES
DU MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES
DU MATIN

LE COMMUNIQUÉ BRITANNIQUE

Nos Alliés ont pris les villages de Verlorenhöek, Prezenberg, Saint-Julien, Pilokem, Hoove, Westhöek, la Basse-Ville, Hollebeke

COMMUNIQUÉ BRITANNIQUE. — Les opérations des troupes alliées, commençées ce matin dans la région d'Ypres, se sont poursuivies avec succès au cours de la journée en dépit du mauvais temps. Nous avons pénétré dans les positions ennemis et avancé sur la ligne sur un front de plus de 24 kilomètres entre la Basse-Ville sur la Lys et Steenstraete sur l'Yser. Ces deux localités se trouvent actuellement entre les mains des Alliés.

A l'extrême gauche, les troupes françaises, opérant en liaison étroite avec les forces britanniques et courant leur flanc gauche, se sont emparées du village de Steenstraete et ont rapidement pénétré dans les organisations défensives allemandes jusqu'à plus de trois kilomètres en profondeur. Leur objectif de la journée ayant été atteint de bonne heure, elles ont poussé plus loin leur attaque avec la plus grande bravoure. Elles ont enlevé Birschoote et les positions allemandes au sud-est et à l'ouest de cette localité, sur un front d'environ quatre kilomètres, englobant la cabaret Kortekert. Une contre-attaque a été rejetée dans l'après-midi.

Au centre et à la gauche du centre de notre attaque, les divisions britanniques ont pénétré dans les positions ennemis jusqu'à plus de trois kilomètres en profondeur, avant qu'elle eût procuré à l'ennemi aucun résultat susceptible d'être exploité.

La bataille de la Somme a continué jusqu'au début de novembre 1917. A cette date, elle avait fait tomber en notre pouvoir 75.000 prisonniers, 173 canons, et des positions telles que Thiepval, Lesboeufs, Combles, Saillies, Abancourt. Cependant elle n'avait pas encore développé toutes ses conséquences.

La retraite allemande

Dès les premiers jours de 1917, les Anglais reprenaient leur marche sur Bapaume. De durs combats s'engagent, au cours desquels Grandcourt, Petit-Miraumont, Serre sont pris. Le 26 février, Eaucourt, Pys, Miramont, Ligny-Thilly, Puisieux-au-Mont ; le 28, Gommecourt ont le même sort. Le commandement allemand, devinant que la bataille de la Somme va recommencer, peut-être sur un front plus étendu encore, renonce à soutenir la lutte sur les positions défavorables où nos attaques de l'automne précédent l'ont rejeté. Au mois de mars, la retraite commence sur le front de 130 kilomètres qui va du sud d'Arras à l'est de Soissons. En moins de deux semaines, Bapaume, Péronne, Chaulnes, Nesles, Roye, Noyon, Ham, Chauny, Tergnier et des centaines de villages sont délivrés. Le 19 mars, nos troupes, talonnant l'ennemi, avaient gagné 35 kilomètres en profondeur. Le 21, nous tenions Roupy à quelques kilomètres de Saint-Quentin ; le 27, nos lignes arrivaient aux îles de la forêt de Saint-Gobain et de la haute forêt de Coucy.

Par cette retraite, le commandement ennemi se flattait d'avoir conjuré pour trois mois au moins, les projets d'offensive de l'Entente sur le front occidental. Or, le 9 avril, les Anglais attaquaient les positions allemandes du sud de Lens au sud d'Arras, enlevaient la crête de Vimy, les villages de Feuchy, Athies, Thélus, faisaient 13.000 prisonniers, prenaient en trois jours 166 canons, 84 mortiers de tranchées, 250 mitrailleuses.

L'offensive de Champagne

Le 16 avril, un mois jour pour jour après le début de la retraite allemande, l'armée française attaquait à son tour sur un front de 40 kilomètres entre Soissons et Reims, emportant toute la première position jusqu'à Craonne, et, à l'est de Craonne, une partie de la deuxième ; 10.000 prisonniers restaient entre nos mains. Le 17 avril, élargissant encore notre front d'attaque, nous progressions sur un front de 13 kilomètres entre Prunay et Aubérive et faisions 2.300 prisonniers. Les jours suivants, malgré la résistance acharnée de l'ennemi, Chavonne, Chivy, Vailly, le fort de Condé, Ostell, Bray-en-Laonnois, Aisy, Jouy, Sancy, Nanteuil-la-Fosse, Lafaux étaient occupés par nous. Au sud-ouest du massif de Laon, l'ennemi reculait jusqu'au chemin des Dames. En Champagne, Aubérive, le mont Cornillet, le mont Haut tombaient en notre pouvoir.

Les 4, 5 et 6 mai nous levions Craonne et la ligne des plateaux au nord, depuis Bray-en-Laonnois jusqu'à Craonne, et plus à l'est le saillant de la ligne de retraite établie par le maréchal Hindenburg, entre Vauxillon et le moulin de Lafaux.

La retraite allemande

Dès les premiers jours de 1917, les Anglais reprenaient leur marche sur Bapaume. De durs combats s'engagent, au cours desquels Grandcourt, Petit-Miraumont, Serre sont pris. Le 26 février, Eaucourt, Pys, Miramont, Ligny-Thilly, Puisieux-au-Mont ; le 28, Gommecourt ont le même sort. Le commandement allemand, devinant que la bataille de la Somme va recommencer, peut-être sur un front plus étendu encore, renonce à soutenir la lutte sur les positions défavorables où nos attaques de l'automne précédent l'ont rejeté. Au mois de mars, la retraite commence sur le front de 130 kilomètres qui va du sud d'Arras à l'est de Soissons. En moins de deux semaines, Bapaume, Péronne, Chaulnes, Nesles, Roye, Noyon, Ham, Chauny, Tergnier et des centaines de villages sont délivrés. Le 19 mars, nos troupes, talonnant l'ennemi, avaient gagné 35 kilomètres en profondeur. Le 21, nous tenions Roupy à quelques kilomètres de Saint-Quentin ; le 27, nos lignes arrivaient aux îles de la forêt de Saint-Gobain et de la haute forêt de Coucy.

Par cette retraite, le commandement ennemi se flattait d'avoir conjuré pour trois mois au moins, les projets d'offensive de l'Entente sur le front occidental. Or, le 9 avril, les Anglais attaquaient les positions allemandes du sud de Lens au sud d'Arras, enlevaient la crête de Vimy, les villages de Feuchy, Athies, Thélus, faisaient 13.000 prisonniers, prenaient en trois jours 166 canons, 84 mortiers de tranchées, 250 mitrailleuses.

L'offensive de Champagne

Le 16 avril, un mois jour pour jour après le début de la retraite allemande, l'armée française attaquait à son tour sur un front de 40 kilomètres entre Soissons et Reims, emportant toute la première position jusqu'à Craonne, et, à l'est de Craonne, une partie de la deuxième ; 10.000 prisonniers restaient entre nos mains. Le 17 avril, élargissant encore notre front d'attaque, nous progressions sur un front de 13 kilomètres entre Prunay et Aubérive et faisions 2.300 prisonniers. Les jours suivants, malgré la résistance acharnée de l'ennemi, Chavonne, Chivy, Vailly, le fort de Condé, Ostell, Bray-en-Laonnois, Aisy, Jouy, Sancy, Nanteuil-la-Fosse, Lafaux étaient occupés par nous. Au sud-ouest du massif de Laon, l'ennemi reculait jusqu'au chemin des Dames. En Champagne, Aubérive, le mont Cornillet, le mont Haut tombaient en notre pouvoir.

Les 4, 5 et 6 mai nous levions Craonne et la ligne des plateaux au nord, depuis Bray-en-Laonnois jusqu'à Craonne, et plus à l'est le saillant de la ligne de retraite établie par le maréchal Hindenburg, entre Vauxillon et le moulin de Lafaux.

La retraite allemande

Dès les premiers jours de 1917, les Anglais reprenaient leur marche sur Bapaume. De durs combats s'engagent, au cours desquels Grandcourt, Petit-Miraumont, Serre sont pris. Le 26 février, Eaucourt, Pys, Miramont, Ligny-Thilly, Puisieux-au-Mont ; le 28, Gommecourt ont le même sort. Le commandement allemand, devinant que la bataille de la Somme va recommencer, peut-être sur un front plus étendu encore, renonce à soutenir la lutte sur les positions défavorables où nos attaques de l'automne précédent l'ont rejeté. Au mois de mars, la retraite commence sur le front de 130 kilomètres qui va du sud d'Arras à l'est de Soissons. En moins de deux semaines, Bapaume, Péronne, Chaulnes, Nesles, Roye, Noyon, Ham, Chauny, Tergnier et des centaines de villages sont délivrés. Le 19 mars, nos troupes, talonnant l'ennemi, avaient gagné 35 kilomètres en profondeur. Le 21, nous tenions Roupy à quelques kilomètres de Saint-Quentin ; le 27, nos lignes arrivaient aux îles de la forêt de Saint-Gobain et de la haute forêt de Coucy.

Par cette retraite, le commandement ennemi se flattait d'avoir conjuré pour trois mois au moins, les projets d'offensive de l'Entente sur le front occidental. Or, le 9 avril, les Anglais attaquaient les positions allemandes du sud de Lens au sud d'Arras, enlevaient la crête de Vimy, les villages de Feuchy, Athies, Thélus, faisaient 13.000 prisonniers, prenaient en trois jours 166 canons, 84 mortiers de tranchées, 250 mitrailleuses.

L'offensive de Champagne

Le 16 avril, un mois jour pour jour après le début de la retraite allemande, l'armée française attaquait à son tour sur un front de 40 kilomètres entre Soissons et Reims, emportant toute la première position jusqu'à Craonne, et, à l'est de Craonne, une partie de la deuxième ; 10.000 prisonniers restaient entre nos mains. Le 17 avril, élargissant encore notre front d'attaque, nous progressions sur un front de 13 kilomètres entre Prunay et Aubérive et faisons 2.300 prisonniers. Les jours suivants, malgré la résistance acharnée de l'ennemi, Chavonne, Chivy, Vailly, le fort de Condé, Ostell, Bray-en-Laonnois, Aisy, Jouy, Sancy, Nanteuil-la-Fosse, Lafaux étaient occupés par nous. Au sud-ouest du massif de Laon, l'ennemi reculait jusqu'au chemin des Dames. En Champagne, Aubérive, le mont Cornillet, le mont Haut tombaient en notre pouvoir.

Les 4, 5 et 6 mai nous levions Craonne et la ligne des plateaux au nord, depuis Bray-en-Laonnois jusqu'à Craonne, et plus à l'est le saillant de la ligne de retraite établie par le maréchal Hindenburg, entre Vauxillon et le moulin de Lafaux.

La retraite allemande

Dès les premiers jours de 1917, les Anglais reprenaient leur marche sur Bapaume. De durs combats s'engagent, au cours desquels Grandcourt, Petit-Miraumont, Serre sont pris. Le 26 février, Eaucourt, Pys, Miramont, Ligny-Thilly, Puisieux-au-Mont ; le 28, Gommecourt ont le même sort. Le commandement allemand, devinant que la bataille de la Somme va recommencer, peut-être sur un front plus étendu encore, renonce à soutenir la lutte sur les positions défavorables où nos attaques de l'automne précédent l'ont rejeté. Au mois de mars, la retraite commence sur le front de 130 kilomètres qui va du sud d'Arras à l'est de Soissons. En moins de deux semaines, Bapaume, Péronne, Chaulnes, Nesles, Roye, Noyon, Ham, Chauny, Tergnier et des centaines de villages sont délivrés. Le 19 mars, nos troupes, talonnant l'ennemi, avaient gagné 35 kilomètres en profondeur. Le 21, nous tenions Roupy à quelques kilomètres de Saint-Quentin ; le 27, nos lignes arrivaient aux îles de la forêt de Saint-Gobain et de la haute forêt de Coucy.

Par cette retraite, le commandement ennemi se flattait d'avoir conjuré pour trois mois au moins, les projets d'offensive de l'Entente sur le front occidental. Or, le 9 avril, les Anglais attaquaient les positions allemandes du sud de Lens au sud d'Arras, enlevaient la crête de Vimy, les villages de Feuchy, Athies, Thélus, faisaient 13.000 prisonniers, prenaient en trois jours 166 canons, 84 mortiers de tranchées, 250 mitrailleuses.

L'offensive de Champagne

Le 16 avril, un mois jour pour jour après le début de la retraite allemande, l'armée française attaquait à son tour sur un front de 40 kilomètres entre Soissons et Reims, emportant toute la première position jusqu'à Craonne, et, à l'est de Craonne, une partie de la deuxième ; 10.000 prisonniers restaient entre nos mains. Le 17 avril, élargissant encore notre front d'attaque, nous progressions sur un front de 13 kilomètres entre Prunay et Aubérive et faisons 2.300 prisonniers. Les jours suivants, malgré la résistance acharnée de l'ennemi, Chavonne, Chivy, Vailly, le fort de Condé, Ostell, Bray-en-Laonnois, Aisy, Jouy, Sancy, Nanteuil-la-Fosse, Lafaux étaient occupés par nous. Au sud-ouest du massif de Laon, l'ennemi reculait jusqu'au chemin des Dames. En Champagne, Aubérive, le mont Cornillet, le mont Haut tombaient en notre pouvoir.

Les 4, 5 et 6 mai nous levions Craonne et la ligne des plateaux au nord, depuis Bray-en-Laonnois jusqu'à Craonne, et plus à l'est le saillant de la ligne de retraite établie par le maréchal Hindenburg, entre Vauxillon et le moulin de Lafaux.

La retraite allemande

Dès les premiers jours de 1917, les Anglais reprenaient leur marche sur Bapaume. De durs combats s'engagent, au cours desquels Grandcourt, Petit-Miraumont, Serre sont pris. Le 26 février, Eaucourt, Pys, Miramont, Ligny-Thilly, Puisieux-au-Mont ; le 28, Gommecourt ont le même sort. Le commandement allemand, devinant que la bataille de la Somme va recommencer, peut-être sur un front plus étendu encore, renonce à soutenir la lutte sur

CORPS DIPLOMATIQUE

— Le comte G. de Henricourt du Grunne, secrétaire de la légation de Belgique en Angleterre, a quitté Londres pour se rendre à Paris.

— M. de Reynoso, ministre d'Espagne à Berne, vient d'arriver à Saint-Moritz, ainsi que le capitaine Luis V. Herce, attaché à la légation.

CERCLES

— Viennent d'être admis comme membres temporaires au Jockey Club :

Le colonel Hon. Olive Bigham, chef de la mission anglaise près le ministre de la Guerre de France ; le capitaine marquis de Hartington, attaché à la mission anglaise ; le lieutenant-colonel Spiers, officier de liaison du War Office. Tous trois avaient pour parrains le général marquis de Nadaillac et le commandant comte Louis d'Harcourt.

INFORMATIONS

— Reconnu ces jours derniers à Fontainebleau :

Duchesse de Doudeauville, duchesse de La Rochefoucauld, princesse de Vicavaro, duchesse d'Erlangen, marquise des Cars, marquise de Bréviaire, vicomtesse Roderer, baronne de Langlade, comtesse de Pereira-Pinto, Mrs Wharton, M. et Mme Ernest Mallet, M. et Mme Jacques Stern, Mrs Wallace, major et Mrs Bukart, lieutenant et Mrs Fleet, etc., etc.

— La duchesse de Bisaccia est en ce moment à Versailles l'hôte de la baronne de Berckheim douairière.

CITATIONS

— Le duc de Luynes, capitaine de cavalerie territoriale, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur, avec le motif suivant :

"A rendu d'excellents services dans l'accomplissement de missions délicates. A fait preuve, dans des circonstances difficiles, d'énergie et de sang-froid."

On se rappelle que le duc de Luynes, bien que dispensé de toute obligation militaire, en raison de son âge, avait tenu à reprendre du service dès le début des hostilités.

Envoyé en mission à Jassy (Roumanie), il a contribué, par son activité et son zèle éclairé, à la réorganisation de l'armée roumaine.

Tous ses amis et tous ceux qui le connaissent se réjouissent de la distinction honorifique qui vient de lui être si justement décernée.

— Jacques Forestier, d'Aix-les-Bains, fils du docteur Forestier, interne provisoire des hôpitaux de Paris, aide-major au 1^{er} zouaves de marche, est promu chevalier de la Légion d'honneur avec la citation suivante :

"Médecin tout à fait remarquable par sa bravoure, son dévouement, son esprit de devoir. Chargé du service médical de son bataillon, au cours de l'attaque du 20 mai 1917 et de la période qui a suivi (20 au 24 mai), s'est dépassé sans compter pour assurer le service des évacuations, rendu très périlleux par la violence d'un bombardement ininterrompu.

Allant sans cesse de son poste de secours à la première ligne, insouciant du danger, risquant cent fois sa vie, a fait l'admiration et s'est attiré la reconnaissance de tous, officiers et zouaves, par son dévouement incomparable."

"Au front depuis le début de la campagne, déjà cité trois fois."

(A l'ordre de la division, du corps d'armée, de l'armée. La présente citation comporte l'attribution de la croix de guerre avec palme.)

NAISSANCES

— La comtesse Miguel d'Arcangues a donné le jour à une fille : Yvonne.

— Mme Pierre Idrac, née d'Izarny-Gargas, a mis au monde une fille : Cécile.

MARIAGES

— Nous apprenons le prochain mariage de M. Courtous, inspecteur général honoraire du chemin de fer de P.-L.-M., chevalier de la Légion d'honneur, avec Mlle Clémentine de Villeneuve-Escalopin, fille du comte de Villeneuve-Escalopin et de la comtesse, née Collignon, tous deux décédés.

DEUILS

— Hier, ont été célébrées, en l'église Saint-Charles de Monceau, les obsèques de la baronne du Charmel, née Cotteau de Simencourt de Patin.

Le deuil était conduit par : MM. Aymard du Charmel, fils de la défunte ; vicomte de La Brosse, son beau-frère ; MM. Bertera, Léon Delorme, ses oncles, et M. Alexandre Bordes, son cousin.

Du côté des dames, par : Mme Cotteau de Simencourt de Patin, sa mère ; vicomtesse de La Brosse, sa sœur ; Mme et Mlle Bordes, Mme Fournier et Mme Bompard, ses cousines.

Dans l'assistance : M. C. de Piza, ancien ministre du Brésil, et Mme de Piza, baron et baronne Creuzé de Lesser, comtesse R. de Fitz-James, baron de Sennet, colonel comte de Laborde, comte et comtesse de Saint-Léon, marquise de Balleroy, comtesse Carl Costa de Beauregard, comtesse de Rohan-Chabot, M. et Mme Darlu, Mlle Halgan, M. et Mme et Mlle Courtepée, MM. Pauffin de Saint-Morel, Edmond Hesse, etc., etc.

L'inhumation a eu lieu au cimetière du Père-Lachaise.

Nous apprenons la mort :

De M. Maurice Sanglès-Ferrière, ingénieur chimiste, décédé âgé de cinquante-six ans, en son domicile boulevard Saint-Germain. Il était le frère de M. Sanglès-Ferrière, médecin inspecteur de l'armée ;

De M. François-Cyrille Grand d'Eury, professeur honoraire à l'Ecole des Mines de Saint-Étienne, membre correspondant de l'Institut ;

De la comtesse du Roscoat, née Robert de La Mathoïère, décédée à Orléans.

FERNET-BRANCA
SPECIALITÉ DE
FRATELLI-BRANCA-MILAN
Amer tonique, apéritif, digestif
se prend avec de l'eau, du café,
sirop, siphon, etc.
Agence à Paris: 31, r. ETIENNE-MARCEL

EXCELSIOR BLOC-NOTES

Mercredi 1^{er} août 1917 —

LES CONTES D'EXCELSIOR

La griffe du passé

PAR JACQUES CONSTANT

De cheminer librement sur la Newski, d'y clamer les utopies les plus folles sans souci d'arrestation, cela semblait un rêve pour Nicolas Goldenstein. Pendant onze ans, sous le nom de Wassiliel, il avait mené à Genève ou à Lausanne la dure vie d'exil, donnant des leçons de violon pour subsister. Le désespoir finissait par l'environ quand les journaux avaient appris à l'univers bientôt l'écrasement du tsarisme. Oh ! les cris d'ardente ivresse des exilés, leurs larmes de joie devant le Léman, tandis qu'ils évoquaient un monde purifié par le souffle révolutionnaire, une aurore de libre bonheur et de fraternité !

Unissant leurs bourses les hors-la-loi avaient regagné la Russie et, d'emblée, grâce à son éloquence enthousiaste, Nicolas Wassiliel était entré au Soviet. Sagement, il avait pris position entre les partis extrêmes et sa modération le désignait comme un des futurs ministres.

Sans un affreux remords que le poursuivait secrètement, il était été heureux. Mais comment oublier les circonstances qui avaient précédé son exil : cette intrusion subite de policiers, cette perquisition trop fructueuse hélas ! dans sa chambre d'étudiant, et l'ombre de la potence allongée sur sa tête ! Alors il avait été lâche. Pour obtenir sa grâce, il avait dénoncé jusqu'à sa fiancée, la doctoresse Nadia Borgimof.

Tous, condamnés sans jugement, étaient partis pour la mortelle Sibérie sans savoir quels les avaient livrés, tandis qu'on laissait le dénonciateur gagner la frontière...

Ce jour-là, Nicolas flâna sur les bords de la Néva, mûrissant un discours capital qu'il devait prononcer au Palais de Tauride, quand une main lui toucha l'épaule tandis qu'une voix aimable lui disait : « Bonjour, Nicolas Wassiliel ! » Il aperçut à ses côtés un gros homme à la mine fleurie, aux petits yeux vifs sous d'épais sourcils qu'il reconnaît sur-le-champ, bien que le temps eût poudré sa chevelure. C'était l'agent de l'Okrana qui avait perquisitionné dans sa chambre onze ans plus tôt et qui, par ses promesses et ses menaces, avait obtenu le nom de ses complices.

— Tu es, fit Nicolas tremblant de fureur, l'homme que je hais le plus au monde. Merci de te rappeler à ma vengeance.

Comme il esquissait un geste de menace, l'autre siffla doucement. Aussitôt une demi-douzaine de loqueteux qui semblaient dormir au soleil sur le quai déserrent vinrent encadrer Nicolas. Sur un nouveau signe du policier ils s'éclipserent.

— Tu vois que je suis bien gardé.

— Soit, je suis pour le moment en ton pouvoir. Que veux-tu de moi ?

— Tes discours, ton attitude au Soviet contrariant mes projets. Je veux que tu passes dans le camp maximaliste.

— Je refuse.

— Tu ne refuseras pas, Nicolas Wassiliel, ou je fais usage d'une lettre signée Nicolas Goldenstein. L'as-tu donc oubliée cette lettre où tu dénonçais tes amis et ta fiancée ?

— Misérable, c'est toi qui m'as obligé de l'écrire !

— On n'est jamais obligé de commettre une infamie quand on peut mourir.

Nicolas eût reçu un soufflet qu'il n'est pas éprouvé une autre sensation sur ses joues devvenues brûlantes.

— Tue-moi, fit-il sourdement, car dès que je serai libre j'irai te signaler au Soviet.

Signaler Kichinef, le bras droit de Panine ? Tu aurais toute l'assemblée contre toi, d'autant mieux que, preuves en main, je te dénoncerais comme indicateur. Allons, tu réféliras à tout ceci. Je t'attends à la gare ce soir, à l'arrivée du train de Moscou. Je te montrerai Nadia, ta fiancée.

Nadia... Un visage angélique encadré de lourdes tresses blondes comme le miel, de grands yeux bleus très doux qui reflétaient tout l'azur céleste. Elle l'aimait et lui aussi l'aimait. Et pourtant il l'avait envoyée au bagné. Mon Dieu ! comme la peur peut rendre ignoble !...

Vers six heures une force impériale le poussa vers la gare.

— Je savais que tu viendrais, fit Kichinef avec son sourire inquiétant. Resta dans l'ombre, car il serait dangereux que ta fiancée te reconnaît.

Nicolas aperçut sur le quai Panine, Livinoff, Mouravief, nombre de révolutionnaires notoires.

— Que font-ils là ? demanda Nicolas.

— Ils vont recevoir Nadia Borgimof, qui revient de Sibérie.

— La voici ! murmura la foule.

Une femme sèche, anguleuse, au visage flétris, ridé comme celui d'une sexagénaire, descendait de wagon. Elle serrait d'innombrables mains, entendit quelques discours de bienvenue, puis, grimpant sur une caisse, elle fit signe qu'elle allait parler à son tour. Elle conta, au milieu du frémissement de l'auditoire, l'horreur et les souffrances de sa vie dans les mines sibériennes. D'un geste inattendu, elle ôta sa perruque et montra son crâne poli comme une bille d'ivoire.

— Voilà ce qu'on a fait de moi : une vieille sans âge, et je n'ai pas trente-cinq ans !

Puis sa voix s'enfla, devint aiguë et mauvaise, tandis que ses yeux décolorés jetaient des éclairs. Elle cria que la vengeance était le plus saint de tous les devoirs, il fallait se montrer féroce et implacable. Quant à elle, elle avait fait le serment de retrouver celui qui l'avait livrée à l'Okrana et elle le tuerait de sa main, comme un chien enrage.

Des applaudissements frénétiques éclatèrent ; de blonds géants soulevèrent la

pensée germanique. Avec des membres brisés et les os rompus nous gissons sur le sol, au milieu des hurlements et des insultes du peuple, sans broncher, ne répondant que par ce cri : « L'Allemagne, hurrah ! » (sic).

— On nous a fait marcher, blessés et fourbus, couverts de hâillons et de guenilles, sous les pierres et les quelibets de la populace, mais nous allions la tête haute et la poitrine bombée. Tous les matins, en nous réveillant, nous entonnions fièrement notre chant : Ich bin ein Preuss... Lorsque nous étions sur les tables d'opération, sous le bistouri des médecins, malgré les souffrances, malgré la fièvre et le chloroforme, nous résistions à leurs injures (?) avec nos : « Vive l'empereur ! Vive Guillaume ! » (sic).

— Lorsque enfin il fut rentré en France avec ses deux camarades, il eut soin de remettre au net sa comptabilité. Puis, il se rendit au ministère des Affaires étrangères.

— J'avais touché tant... J'ai dépensé tant... Voilà ce qui me reste.

Et il remit une liasse convenable de billets de banque.

— Un fonctionnaire qui les reçut se trouva fort étonné.

— C'est bien la première fois, dit-il, qu'on me rapporte de l'argent.

Et puis il feuilleta la comptabilité du citoyen Toyon :

— Mais, alors, s'écria-t-il sur un ton scandaleux, ils ont vécu comme des misérables !

Authentique.

— En Norvège

Un jeune Anglais, ayant réussi à s'échapper d'un camp de concentration, gagna le petit et prit place à bord d'un bateau norvégien. Il se crut sauvé quand le bateau partit.

— Mais, comme on était en pleine mer, on rencontra un navire de guerre allemand.

Aussitôt le pilote norvégien signala la présence de l'Anglais, qui fut arrêté et ramené en Allemagne.

— Cet incident souleva en Norvège une telle indignation que, lors de l'arrivée du paquebot à Bergen, une grande foule se rassembla dans le port et prit une attitude hostile envers le pilote, qui dut se réfugier en lieu sûr. A Aalesund, ce fut pire encore. Des milliers de manifestants attendirent le vapeur, le prirent d'assaut, amenaient le pavillon norvégien et hissèrent à sa place un sac de charbon.

Sur quoi, les journaux allemands manifestent une vive indignation. Ils n'y comprenaient rien. Ils disent : « C'est honneur ! »

— Les erreurs pénibles.

La mairie de Fécamp recevait ces jours-ci une pièce officielle du dépôt des tirailleurs algériens à Aix, annonçant la mort, au champ d'honneur, de M. Emile Cavelier, sergent au 7^e tirailleurs, qui avait été, ajoutait-on, inhumé en Meurthe-et-Moselle.

La triste nouvelle fut portée à la famille qui fut fort surprise, ayant reçu la veille une lettre du sergent datée d'une ville des Alpes-Maritimes où il était employé à l'instruction des recrues. Pour plus de sûreté, on télégraphia à Emile Cavelier et répondit incertain qu'il était en parfaite santé.

— Mais alors comment le dépôt d'Aix n'a-t-il pu être avisé de sa mort ? Et qui a-t-on en terre sous son nom ?

— Chose vue

Une vieille femme, conduite par une amie presque aussi vieille qu'elle, se présente munie de son carnet de sucre, à la section de... (nouveau arrondissement).

— Votre déclaration de n'employer le sucre qu'aux confitures ? lui demande-ton.

— Je ne peux pas, je suis aveugle.

— Et votre ami qui vous accompagne ?

— Elle ne sait pas écrire.

— L'employé — un tout jeune garçon — consulte l'employée, se saisit. Celle-ci prend un papier et rédige rapidement la déclaration réglementaire, qu'elle signe hardelement du nom inscrit sur le carnet. Puis elle remet ce carnet à l'aveugle avec le bon.

— Monsieur Lebureau, s'il avait vu cela, en aurait eu une attaque d'apoplexie.

— LE PONT DES ARTS

Une société s'est créée, sous le nom de « Latin Quarter Association », et sous une direction américaine, pour venir en aide aux artistes étudiants et aux artistes en leur procurant un lieu de réunion, avec des salles de lecture, d'écriture, de restaurant et des salles d'exposition pour leurs œuvres. Les membres actifs pourront être de toutes les nationalités amies de la France.

— On nous annonce un nouveau livre de M. Paul Fort : Si Peau d'âne m'était conté... : contes pour Jacques Bonhomme écrits au temps de guerre. Mais sera-ce en prose ? Le prince des poètes peut-il écrire autrement qu'en vers... LE VEILLEUR.

LE TENNIS ALIMENTAIRE

LA CHAMBRE DISCUTE LE RÉGIME DES PERMISSIONS ET LA LIBÉRATION DES VIEILLES CLASSES

« martyre » sur leurs larges épaules, et un cortège s'organisa.

Eh bien, interroga le terrible Kichinef, veux-tu que j'aille porter à Nadia la preuve de ta trahison?

Nicolas ne répondit pas. Il pleurait. Chacune des phrases de Nadia l'avait poignardé, et il avait compris qu'il n'échapperait pas à l'expiation du passé.

Tu es quarante-huit heures pour te déclarer, ajouta Kichinef. Passé ce délai, il faudra m'obéir ou disparaître. Je ne t'empêche pas de retourner en Suisse.

— La mort ne m'effraie plus.

— Alors, pourquoi ne pas mourir en beauté ? Il y a encore de la place dans les régiments du front.

— Oui, murmura Nicolas, c'est la solution que j'envisageais.

— Après tout, fit l'autre avec son éternel sourire, songe que voilà onze ans que tu devrais être mort — de la main du bourreau !

Jacques CONSTANT.

ATTENTION, MESDAMES, VÉRIFIEZ VOS ÉCRINS !

C'est à vous que je pense, mesdames, en lisant ce rapport du syndicat britannique des marchands de pierres précieuses, rapport dans lequel il est carrément dénoncé que l'Allemagne inonde actuellement les marchés neutres de saphirs, rubis, opales et émeraudes, le tout faux, archaïque comme un simple communiqué de l'agence Wolff.

J'ai voulu savoir ce qu'il y avait d'exact dans cette dangereuse information, déڑeux de vous rassurer ou de vous mettre en garde. Et pour cela, je me suis adressé à d'autorisés représentants des chambres syndicales du vrai et du faux, à ceux qui manipulent d'un doigt négligent des grains de mille louis dans les officines luxueuses de la rue de la Paix et à ceux qui vous placent devant les yeux un morceau de bouchon de carafe en vous prouvant avec un accent exotique que « ça est plus beau que du vrai ». Et voici le résultat de cette consultation : Où, mesdames, il faut vous méfier ; le Teuton subtil, tenace et falsificateur d'instinct se livre en effet, en ce moment, à un travail sournois et puissant qui a eu pour résultat d'introduire sur les marchés français et anglais pas mal de pierres fausses.

Un des professionnels des pierres reconnaît m'a avoué :

— C'est Paris qui fabrique le mieux les imitations, grâce aux travaux du grand chimiste français Verneuil ; nous sommes arrivés à établir des rubis, des émeraudes, des saphirs à se casser le nez, mais nous agissons en commerçants honnêtes, nous autres, et malgré l'excellence de nos produits, qui possèdent même poids, même densité et par conséquent même durée que les vrais, nous les vendons comme faux.

— Or, depuis plusieurs mois, nous avons reçu des commandes en masse de correspondants nouveaux des Indes ou du Cap.

— Ces commandes, provenant des pays même d'où arrivent les pierres vraies, ont attiré notre attention, et nous avons pu nous rendre compte que, au milieu de perles ou de diamants authentiques, de peu scrupuleux commerçants glissaient adroitement, de temps en temps, une pierre fausse.

— Mais, aussitôt, des précautions ont été prises, et cependant il y en a déjà tant ! C'est du Jura que nous viennent les pierres travallées. Les pierres « travallées » ne peuvent entrer en France sans certificat d'origine stipulant qu'elles proviennent de Russie ou de la direction de Trieste.

En Macédoine, notre corps expéditionnaire prenait l'offensive en septembre 1916 ; le 18 de ce mois, Florina tombait ; le 19 novembre, après une campagne difficile où les Serbes, les Français, les Russes, les Italiens et les Anglais rivalisaient d'endurance et de courage, Monastir était délivré. Depuis lors, le calme a régné sur ce front, que le changement survient dans le gouvernement de la Grèce met à l'abri des surprises.

Enfin, en Asie, l'expédition du général Maude vengeait la capitulation du général Townshend à Kut-el-Amara : la ville était reprise aux Turcs le 26 février 1917, et le 11 mars Bagdad tombait à son tour, pendant que les Russes progressaient en Perse dans la direction de Kermanchah.

On voit que durant l'année écoulée nos ennemis ont été réduits à la défensive et contraints de céder de grands espaces de terrain, comprenant des positions puissamment organisées et des villes importantes, sur tous les fronts de combat, à l'exception du front roumain et du front russe. Ils doivent leur avantage en Roumanie à une considérable disproportion de forces, en Russie à des circonstances exceptionnelles.

Attaquer le plus faible des adversaires, reculer devant les plus forts, telle fut leur stratégie. Ils en avaient une autre l'année précédente, quand au moment d'attaquer Verdun ils se flattent d'abattre la France, leur « ennemi principal ». Il est évident, en effet, que les différents fronts n'ont pas la même valeur. Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer la densité des effectifs qui y sont maintenus par les deux parts.

Le front d'occident reste donc, et de beaucoup, le plus important de tous, et on peut être assuré que si l'ennemi y avait entrepris la moindre chance de succès il y aurait tenté un vigoureux effort. Tout au contraire, il s'y laisse attaqué, et toutes nos attaques ont progressé. Il n'a pu, malgré une retraite qui a été pour l'opinion allemande une déception profonde, empêcher notre offensive d'avril ; il n'a pu depuis lors nous reprendre les positions que cette offensive lui a arrachées ; il n'a pu davantage prévenir la nouvelle offensive des Flandres, qui vient de commencer avec succès, et sera poursuivie.

Evitez les intermédiaires, les ponnes affaires, les occasions, et si vous me permettez un petit conseil personnel, achetez plutôt des bons de la Défense nationale.

Comment, dans ces conditions, s'étonner des erreurs que vous déplorerez ?

Comment en un plomb vi l'or pur s'est-il changé ?

Racine n'a pas trouvé de réponse à son vers, mais nous la donnons, la réponse : En laissant les Teutons encombrer le marché.

Je conclus donc, mesdames, cette consultation littéraire en vous donnant, de la part de mes augures autorisés, les conseils suivants :

D'abord, vérifiez vos écrins, et, en cas de doute, consultez, remontez aux sources, quitte à avoir des surprises désagréables.

Ensuite, quand vous achetez des bijoux, ne vous adressez qu'à des maisons sérieuses ayant pignon sur rue qui vous répondent sur facture.

Evitez les intermédiaires, les ponnes affaires, les occasions, et si vous me permettez un petit conseil personnel, achetez plutôt des bons de la Défense nationale.

Vous n'en serez pas moins jolies et moins aimées... je vous le garantis. — JULIUS CHANCEL.

THEATRES

« Hello Boys !! » — Tel est le titre de l'opérette-revue franco-anglaise qui sera jouée très prochainement au théâtre Fémina.

« Civilisation » obtient un succès sans précédent. La jolie salle de Novelty - Cinéma ne peut suffire à l'affluence des spectateurs. Matinée jeudi et dimanche.

Ce soir : Théâtre-Français, relâche. Opéra-Comique, relâche. Odéon, 8 h., Mon ami Teddy. Variétés (Gut. 09-92), 8 h. 15, Moune (Max Dearly). Gymnase, 8 h. 45, les Deux Vestales. Vandeville, 8 h., la revue. Palais-Royal, 8 h. 30, Madame et son fils. Antoine, 8 h. 30, les Bleus de l'amour. Sarah-Bernhardt, 8 h. 45, les Nouveaux riches. Renaissance, 8 h. 30, le Paradis. Porte-Saint-Martin, 8 h., le Chemineau. Edouard-VII, 8 h. 45, la Folle nuit ou le Dérivatif. Grand-Guignol, 8 h. 30, la Petite Maison d'Auteuil, la Petite Maud, la Recrue. Théâtre Michel, 8 h. 45, Afgar ou les Loisirs du harem. Scala, 8 h. 20, le Sursis.

MUSIC-HALLS Ambassadeurs, 8 h. 30, la Grande Revue. Olympia, tous les soirs. Mat, vendredi et dim.

LE BILAN DE LA TROISIÈME ANNÉE DE GUERRE

Ces attaques furieuses, où s'use l'élite de ses armées, ne nous ont pas empêchés d'améliorer nos positions enlevant : au nord de l'Aisne, la caverne du Dragon ; en Champagne, le tunnel du mont Cornillet, les contre-pentes du mont Haut et du Tertton. Il en a été de même sur la rive gauche de la Meuse, où une attaque de l'ennemi a été repoussée, le 17 juillet, une brillante riposte entre Avocourt et la cote 304.

— Tu es quarante-huit heures pour te déclarer, ajouta Kichinef. Passé ce délai, il faudra m'obéir ou disparaître. Je ne t'empêche pas de retourner en Suisse.

— La mort ne m'effraie plus.

— Alors, pourquoi ne pas mourir en beauté ? Il y a encore de la place dans les régiments du front.

— Oui, murmura Nicolas, c'est la solution que j'envisageais.

— Après tout, fit l'autre avec son éternel sourire, songe que voilà onze ans que tu devrais être mort — de la main du bourreau !

Jacques CONSTANT.

C'est sur les fronts de Roumanie et de Russie qu'ils ont cherché leur revanche. L'armée roumaine, imprudemment engagée en Transylvanie, a aussitôt que la Roumanie eut pris parti pour l'Entente, fut soumise, à partir du 7 septembre 1916, à de fortes attaques en Dobroudja, puis en Valachie, contrainte à une retraite rapide : le 7 décembre, Bucarest était pris. Les Roumains se repliaient derrière le Sereb. C'est de là que l'armée reconstituée vient de s'élançer vaillamment à de nouveaux combats qui lui ont été favorables : les positions de l'ennemi ont été prises sur une largeur de 30 kilomètres dans la direction de Kezdi-Vasarhely.

Après une longue inaction coupée seulement par des actions assez confuses dans le secteur de Riga, au mois de janvier 1917, l'armée russe reprenait l'offensive en juillet 1917 sur la ligne où Brusilov et Lettitzky s'étaient arrêtés l'automne précédent et obtenu d'abord de brillantes succès.

Hallez et Kalush tombaient, Lvov était menacé. Mais, plus au nord, la 11^e armée russe, travaillée par les émissaires de l'ennemi, cédait à son offensive, et sa brusque retraite forçait les armées en marche à interrompre leur mouvement, puis à céder le terrains conquis, enfin à évacuer toute la Galicie. Toutefois, grâce à l'habileté du général Kornilov, qui succéda au général Gouitor dans le commandement de ce groupe d'armées, dit du sud-ouest, un plus grand désastre put être évité : aucune des unités ainsi aventureuses ne fut coupée ni enveloppée par l'ennemi.

Les agriculteurs R. A. T., pères de cinq enfants, ou veufs, pères de quatre enfants, seront assimilés aux agriculteurs de la classe 91. C'est environ 10.000 hommes qui seront mobilisés à l'arrière.

Dans les non-agriculteurs, la classe 1888 sera mobilisée en quelque sorte civillement — chacun étant affecté à son occupation habituelle. Mais les oisifs seront mobilisés dans les usines ; les hommes exerçant des professions libérales seront employés de façon utile au moral de la nation.

Le même esprit animera la mobilisation civile de la classe 1889, qui sera traitée de même à partir du mois d'octobre.

Pour la classe 1890, les non-agriculteurs encore dans la zone des armées seront ramenés à l'intérieur d'ici trois semaines.

D'autre part, 90.000 mineurs sont mobilisés à la mine ; 8.000 spécialistes ont été rendus à la navigation, 10.000 aux chemins de fer, 62.000 à l'industrie nationale en général.

Les instituteurs des trois anciennes classes R. A. T. du service armé seront mobilisés à l'école en même temps que les auxiliaires de la territoriale. Pour les instituteurs des autres classes du service armé R. A. T. des décisions exceptionnelles pourront être prises pour rendre à leurs écoles nos indispensables.

Les engagés volontaires ou spéciaux des vieilles classes seront assimilés aux classes ou aux catégories qui bénéficient des mesures indiquées plus haut.

— Ici, dit M. Painlevé, s'arrêtent les me-

prises décidées par le gouvernement, fidèle à son principe de ne promettre que ce qu'il peut tenir.

Sur une question de M. Pierre Rameil, le ministre indique pourtant qu'il comptait, à partir du 15 août, rétablir la double destination, sous réserve de la justification de la seconde destination. Il confirme enfin sa décision d'industrialiser les travaux dans la zone de l'arrière, de manière à récupérer un nombre appréciable de militaires qui pourront être rendus à la vie économique du pays ou employés à faciliter la relève des unités du front.

Ces déclarations aussi franches que précises ont été très bien accueillies.

M. Painlevé, ministre de la Guerre, avait répondu auparavant à deux interrogations de MM. Compère-Morel et Deguise, sur les conditions de vie et l'alimentation des soldats du front. Il avait affirmé, une fois de plus, son souci d'apporter dans les tranchées, comme dans les cantonnements, toutes les améliorations possibles.

La Chambre avait adopté, d'autre part, une proposition de résolution de M. Aristide Prat, acceptée par le président du Conseil, invitant le gouvernement à faire tous ses efforts pour obtenir, pour les délégués neutres, le droit de visiter régulièrement tous les camps de prisonniers existant soit en Allemagne, soit en pays envahi.

Sur cette question des permissions comme sur les autres, le ministre de la Guerre a cherché à donner satisfaction à l'ensemble de l'armée.

Retenons de ce débat les intéressantes déclarations de M. Painlevé.

Sur cette question des permissions comme sur les autres, le ministre de la Guerre a cherché à donner satisfaction à l'ensemble de l'armée.

Retenons de ce débat les intéressantes déclarations de M. Painlevé.

Sur cette question des permissions comme sur les autres, le ministre de la Guerre a cherché à donner satisfaction à l'ensemble de l'armée.

Retenons de ce débat les intéressantes déclarations de M. Painlevé.

Sur cette question des permissions comme sur les autres, le ministre de la Guerre a cherché à donner satisfaction à l'ensemble de l'armée.

Retenons de ce débat les intéressantes déclarations de M. Painlevé.

Sur cette question des permissions comme sur les autres, le ministre de la Guerre a cherché à donner satisfaction à l'ensemble de l'armée.

Retenons de ce débat les intéressantes déclarations de M. Painlevé.

Sur cette question des permissions comme sur les autres, le ministre de la Guerre a cherché à donner satisfaction à l'ensemble de l'armée.

Retenons de ce débat les intéressantes déclarations de M. Painlevé.

Sur cette question des permissions comme sur les autres, le ministre de la Guerre a cherché à donner satisfaction à l'ensemble de l'armée.

Retenons de ce débat les intéressantes déclarations de M. Painlevé.

Sur cette question des permissions comme sur les autres, le ministre de la Guerre a cherché à donner satisfaction à l'ensemble de l'armée.

Retenons de ce débat les intéressantes déclarations de M. Painlevé.

Sur cette question des permissions comme sur les autres, le ministre de la Guerre a cherché à donner satisfaction à l'ensemble de l'armée.

Retenons de ce débat les intéressantes déclarations de M. Painlevé.

Sur cette question des permissions comme sur les autres, le ministre de la Guerre a cherché à donner satisfaction à l'ensemble de l'armée.

Retenons de ce débat les intéressantes déclarations de M. Painlevé.

Sur cette question des permissions comme sur les autres, le ministre de la Guerre a cherché à donner satisfaction à l'ensemble de l'armée.

Retenons de ce débat les intéressantes déclarations de M. Painlevé.

Sur cette question des permissions comme sur les autres, le ministre de la Guerre a cherché à donner satisfaction à l'ensemble de l'armée.

Retenons de ce débat les intéressantes déclarations de M. Painlevé.

Sur cette question des permissions comme sur les autres, le ministre de la Guerre a cherché à donner satisfaction à l'ensemble de l'armée.

Retenons de ce débat les intéressantes déclarations de M. Painlevé.

Sur cette question des permissions comme sur les autres, le ministre de la Guerre a cherché à donner satisfaction à l'ensemble de l'armée.

Retenons de ce débat les intéressantes déclarations de M. Painlevé.

Sur cette question des permissions comme sur les autres, le ministre de la Guerre a cherché à donner satisfaction à l'ensemble de l'armée.

Retenons de ce débat les intéressantes déclarations de M. Painlevé.

Sur cette question des permissions comme sur les autres, le ministre de la Guerre a cherché à donner satisfaction à l'ensemble de l'armée.

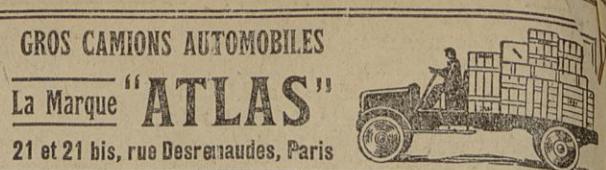
Retenons de ce débat les intéressantes déclarations de M. Painlevé.

Sur cette question des permissions comme sur les autres, le ministre de la Guerre a cherché à donner satisfaction à l'ensemble de l'armée.

Retenons de ce débat les intéressantes déclarations de M. Painlevé.



EXCELSIOR



L'AMÉNAGEMENT D'UN CAMP POUR LES AMÉRICAINS EN FRANCE



RÉSERVOIRS D'EAU INSTALLÉS PAR DES PRISONNIERS AUTRICHIENS

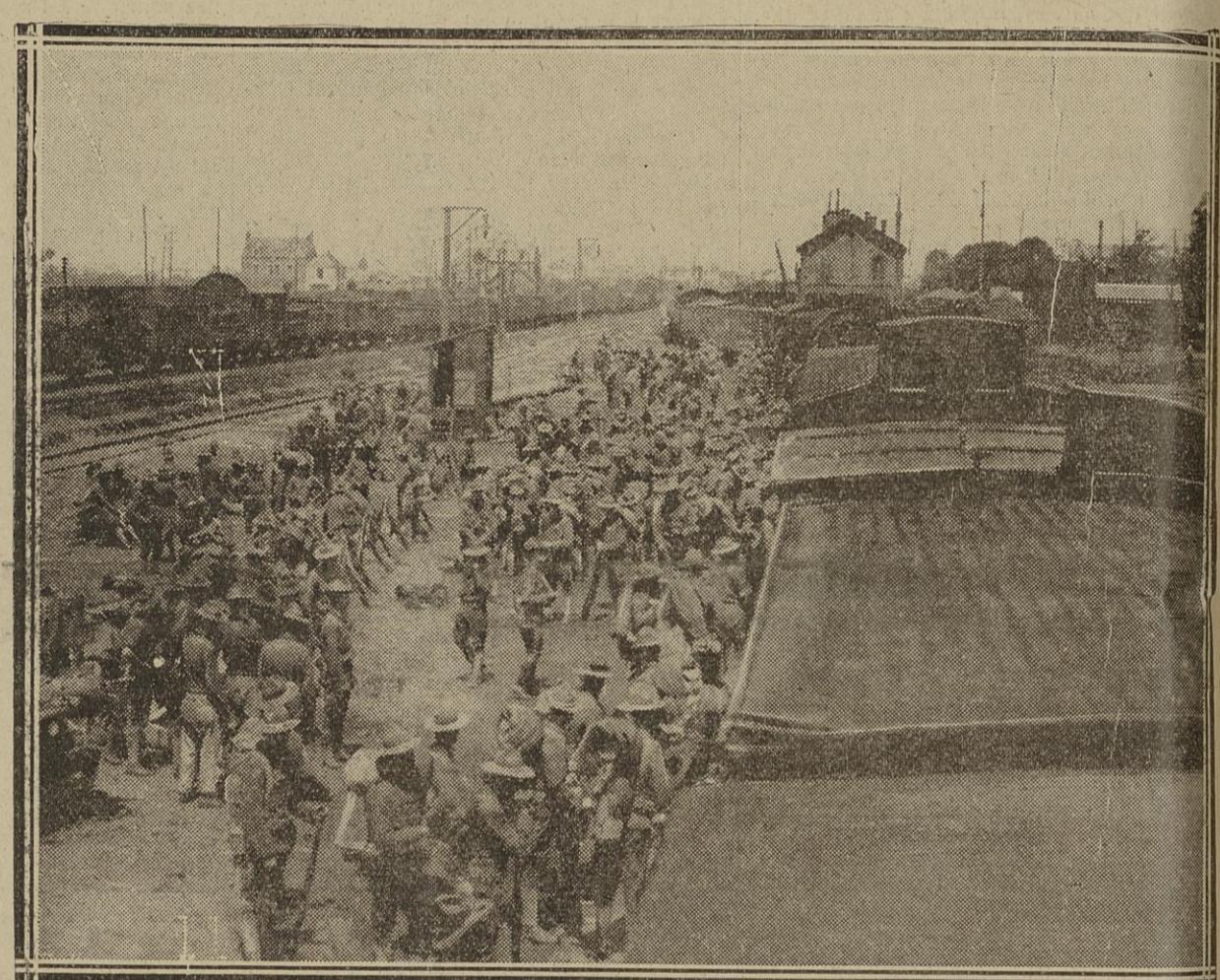


CHARGEMENT DE VOITURES DE RAVITAILLEMENT SUR UN TRAIN



CANALISATIONS INSTALLÉES DANS LE CAMP PAR DES PRISONNIERS

Les armées britanniques débarquant en France en 1914 susciteront notre admiration par la minutieuse organisation de leur approvisionnement. De même, les Américains ont tout apporté avec eux. Les camps qui doivent loger successivement les contingents



UNE PARTIE DES TROUPES QUITTE LE CAMP POUR LE FRONT

débarqués sont aménagés de la façon la plus pratique. En voici un, à la construction duquel ont travaillé des prisonniers autrichiens. Le service d'eau a été particulièrement bien compris et les "sammies" peuvent prendre aisément des bains tous les jours

PETITES ANNONCES ÉCONOMIQUES

du Mercredi et du Samedi

(Réception des ordres au guichet et par correspondance)

11, boulevard des Italiens (2^e)

Entrée particulière

Télé : Central 80-88. Adresse télégraphe : Hugmin-Paris.

AVIS

La reprise de notre format d'avant-guerre et de l'ancienne largeur de nos colonnes nous a amené à modifier la présentation et le tarif de nos Petites Annonces.

A DATER DE CE JOUR

cette publicité économique est donc de nouveau complète.

à la ligne de 38 lettres ou signes

et aux prix suivants dans les diverses rubriques :

Demandes d'emploi, Gens de maison, Legons :

1 fr. la ligne de 38 lettres ou signes.

Alimentation, Appartements meublés, Fleurs et plantes, Locations, OCCASIONS, Offres d'emploi, Pensions de famille :

1 fr. 50 la ligne de 38 lettres ou signes.

Achat et vente de propriétés, Animaux divers, Automobiles, Cabinets d'affaires, Capitaux, Chevaux-Voitures-Harnais, CHIENS, Divers, Fonds de commerce, Hôtels, Hygiène, Villégiatures et toutes autres rubriques non dénommées :

2 fr. la ligne de 38 lettres ou signes.

Nous rappelons que, par décision gouvernementale prise dans un but de sécurité nationale, les PETITES ANNONCES doivent être soumises au préalable au VISA DU COMMISSAIRE DE POLICE au lieu de résidence de l'auteur de l'annonce.

Les personnes qui ont à faire paraître des "Petites Annonces" devront présenter auparavant leur texte au commissaire de police de leur quartier, à Paris, et, en province, au commissariat spécialement désigné à cet effet par la préfecture.

DEMANDES D'EMPLOI

Jeune fille, 24 ans, 3 ans Angleterre, cherche dans sa famille situation au pair. Meilleures références. Ecrire Médecin chef hôpital 34, Auxerre.

Comptable libre soir 6 heures demande travaux comptabilité, bilans, etc. Valck, 71, rue Flandrin.

Jeune fille, 19 ans, brevet supérieur, demoiselle, situation dans famille pour vacances. Rose, 34, r. des Archives.

Dessinateur industriel demande travaux de dessins à faire chez soi (copies, réductions, calques, reproduction de gravures artistiques, marines et paysages). Prix modérés. Ecrire à M. Grandcolas, 5, rue Tardieu, Paris.

Garde-malade soignera monsieur ou dame, bonnes références. Voyagerait campagne. Laporte, 36, rue Collège.

Sous-officier 25 ans, réformé pour blessures guerre, agriculteur, connaissant très bien viticulture, élevage, bon comptable, désire régie grande propriété ; meilleures références. H. SAUNIER, 17, rue Benoit-Malon, Saint-Etienne (Loire).

Jeune homme diplôme Ecole Pratique Agricole, jeune employé exploitation agricole. Delmati, 112 bis, rue Marcatet, Paris.

Gardien-chef, Belge 50 ans, marié sans enfants, toutes branches, désire place assez importante. Charles, 58, rue Saint-Honoré, Paris.

Bon chauffeur désire place, Paul, 1, boulevard République, Billancourt.

Gens de maison

Femme de chambre expérimentée dans le service et voyages, bonne couturière, bonnes références, fait ménage. — Julia, 11, avenue Beaucourt.

Limbourgeoise, 23 ans, forte, dés. pl. fme de ch. ou bue à tout faire. Ecr. : 90, av. Nièl, Paris (17^e).

Très bonne cuisinière pour remplacer un chef demandé extra pour Paris ou bains de mer. F. Marie, 28, rue des Acacias.

Jeune bonne à tout faire demandée pour banlieue et Paris, sach. cuisine, repassage, service avec femme de mén., refér. exigées. Ecrire conditions. M. Delagrange, poste rest., Crosnes (S.-et-O.).

Bonne à tout faire, jeune femme de chambre, très honnête, des places chez l'on ou papa, bonnes références. H. C., 96, boulevard des Batignolles.

Bonne à tout faire, 35 ans, sach. bien cuisine, B dem. place, gages 80 fr. Panis, 70, rue de Lévis.

COUTURIERES

1^{re} gr. mais., fait robe, bl., tail. gr. chic, transf., pr. 1^{re} p. m. sais. Benharter, 34, r. Chabrol. Essai dom.

AGENCES DE PLACEMENT

Ag. Ch. de Mars, 32, av. Motte-Picquet. Saxe 60-04.

OFFRES D'EMPLOI

4 fr. 50 la ligne.

A Compagnie Beaujolaise, 10, r. de la Véga ; matin,

LEÇONS

4 fr. la ligne.

Piano tous âges 5 et 10 francs par mois. Baudry,

DÉMOSIELLE, retour d'Angleterre, échangerait an-

gais pour sténographie. Mme Chouet, 68 bis,

avenue de Châtillon.

COURS, INSTITUTIONS

2 fr. la ligne.

SITUATION d'avenir obtenue après quelques mois d'études pratiques à l'Ecole PICIER, 53, r. de Rivotr, 19, boul. Poissonnière; 147, r. de Rennes, Paris.

ECOLE ROY, 7, rue Lagrange, Paris (5^e). Sténogra-

phie, Dactylogr., Comptab., Commerce, Langues.

SITUATION LUCRATIVE indépendante et active

pour les deux sexes par l'Ecole Technique Supé-

rieure de Représentation, 58 bis, Chaussee-d'Antin, Paris, fondée par des industriels. Cours oraux et par correspondance. Brochure gratis.

PENSIONS DE FAMILLE

1 fr. 50 la ligne.

Famille française Sud-Ouest élèvera jeunes en-

fants avec dot ou pension. — Picard, Anglet-

Quesnel (Basses-Pyrénées).

LOCATIONS

1 fr. 50 la ligne.

CHAMBRES meublées luxueusement, téléphone,

Chambre à terre ; mois 70 francs, journée 4 a 15 francs. 129, avenue de Villiers.

VENTE ET ACHAT DE PROPRIÉTÉS

2 fr. la ligne.

Vierge, charmante propriété campagne, une seule

étage, grande occasion exceptionnelle. S'adr. directem. au propriétaire, 15, av. Voyot, Pavillons-sous-Bois.

CONFLENT-SAINTE-HONORINE, 1/2 heure Saint-

Clouds, 1^{re} étage, 2 chambres, 1^{re} étage 21 francs, location unique, bord de Seine. Pavillon, rez-de-

chassée, grande cuisine, salle à manger, w.c., 3, caves ; premier étage, 2 chambres ; deuxième étage : 3 chambres, w.c., entrée séparée, actuellement loué pris extraordinaire 4.600 fr. 1.600 fr. comptant. Propriétaire immédiatement.

FLEURS ET PLANTES

1 fr. 50 la ligne.

Paniers fleurs tous prix. EDOUARD LECOCQ, pro-

priétaire, Juan-les-Pins (Alpes-Maritimes), reçoit

enfants : vie campagne, soins, instruction, éducation.

ALIMENTATION

1 fr. 50 la ligne.

Albert L. Haïfon, 9, rue d'Italie, Tunis. Olive extra surfine supér., 40 francs le bidon de 10 kg. brut rendu francs contre remboursement 37 francs. Abitbol, 8, rue Zarkoun, Tunis.

HUILE D'OLIVE vierge extra supérieure, postal

10 litres net, francs domiciles contre remboursement 37 francs. Abitbol, 8, rue Zarkoun, Tunis.

Huile d'olive pure vierge, sans goût, bid. 10 lit.

Huile d'olive pure vierge, sans goût, bid. 10 lit.

W. Debray, 41 fr. 50 fco dom. France : item fruité.

W. Debray, 41 fr. 50 fco dom. France : item fruité.

W. Debray, 41 fr. 50 fco dom. France : item fruité.

W. Debray, 41 fr. 50 fco dom. France : item fruité.

W. Debray, 41 fr. 50 fco dom. France : item fruité.

W. Debray, 41 fr. 50 fco dom. France : item fruité.

W. Debray, 41 fr. 50 fco dom. France : item fruité.

W. Debray, 41 fr. 50 fco dom. France : item fruité.

W. Debray, 41 fr. 50 fco dom. France : item fruité.

W. Debray, 41 fr. 50 fco dom. France : item fruité.

W. Debray, 41 fr. 50 fco dom. France : item fruité.

W. Debray, 41 fr. 50 fco dom. France : item fruité.

W. Debray, 41 fr. 50 fco dom. France : item fruité.

W. Debray, 41 fr. 50 fco dom. France : item fruité.

W. Debray, 41 fr. 50 fco dom. France : item fruité.

W. Debray, 41 fr. 50 fco dom. France : item fruité.

W. Debray, 41 fr. 50 fco dom. France : item fruité.

W. Debray, 41 fr. 50 fco dom. France : item fruité.

W. Debray, 41 fr. 50 fco dom. France : item fruité.

W. Debray, 41 fr. 50 fco dom. France : item fruité.

W. Debray, 41 fr. 50 fco dom. France : item fruité.

W. Debray, 41 fr. 50 fco dom. France : item fruité.

W. Debray, 41 fr. 50 fco dom. France : item fruité.

W. Debray, 41 fr. 50 fco dom. France : item fruité.

W. Debray, 41 fr. 50 fco dom. France : item fruité.

W. Debray, 41 fr. 50 fco dom. France : item fruité.

W. Debray, 41 fr. 50 fco dom. France : item fruité.

W. Debray, 41 fr. 50 fco dom. France : item fruité.

W. Debray, 41 fr. 50 fco dom. France : item fruité.

W. Debray, 41 fr. 50 fco dom. France : item fruité.

W. Debray, 41 fr. 50 fco dom. France : item fruité.

W. Debray, 41 fr. 50 fco dom. France : item fruité.

W. Debray, 41 fr. 50 fco dom. France : item fruité.

W. Debray, 41 fr. 50 fco dom. France : item fruité.

W. Debray, 41 fr. 50 fco dom. France : item fruité.</p